

urinaires, et au priapisme, qui est un symptôme pathognomonique à ce seul genre d'empoisonnement.

M. Bertrand a employé avec succès, dans un accident de cette nature, l'huile d'amandes douces, l'usage réitéré et continué des sangsues au périnée, des délayans, des émulsions camphrées ou opiacées, et des bains de siège.

Nous sommes parvenu à l'endroit où l'auteur traite des poisons *végétaux acres, irritans*. Il range de ce nombre plusieurs plantes *monocotylédones* et *dicotylédones*, dont plusieurs, suivant lui, ont été improprement classées parmi les poisons.

Outre les symptômes communs à tous les genres d'empoisonnement, on remarque, dans celui dont nous parlons, des vomissemens bilieux, persistans et douloureux, et quelquefois sanguinolens ; des hoquets ; un tiraillement et des coliques, avec tenesme et flux de sang ou déjections séreuses ; des anxiétés ; la respiration gênée ; l'ictère ; une chaleur brûlante générale, à laquelle succèdent des tremblemens, des sueurs froides, des convulsions, le *trismus*, des vertiges, l'assoupissement, le délire, une prostration extrême des forces, le pouls petit, serré, intermittent, et d'une lenteur remarquable, surtout par les effets de la digitale pourprée ; la pâleur cadavéreuse du visage, le rire sardonique, des palpitations du cœur, des taches noires sur toute l'habitude du corps, la lividité des ongles, une bouffissure générale, la paralysie, le froid glacial des extrémités, enfin tous les signes avant-coureurs de la mort, si la quantité prise est grande.

Mais les signes cadavériques que ces accidens nous offrent sont extrêmement variés et quelquefois nuls en apparence, sinon l'inflammation de l'enveloppe de la moëlle épinière que l'auteur a observée souvent. La chimie elle-même ne nous fournit aucun moyen d'identifier, soit par l'analyse ou par la synthèse, la plupart des substances végétales qui produisent un effet délétère sur notre organisation. L'acrimonie et la propriété irritante que nos sens découvrent dans plusieurs d'entr'eux, ne sont que des caractères physiques, résultant de certains rapports d'assimilation entre ces substances et nos organes ; et s'il est vrai, comme quelques-uns l'ont pensé, que ces propriétés ne soient que l'effet d'un certain arrangement de leurs molécules, on n'a pas lieu d'espérer que l'on puisse jamais arriver à la connaissance identique des végétaux par aucun procédé chimique. Ce qui constitue la variété dans les plantes étant, comme nous venons de le dire, l'ef-